



**HAL**  
open science

## Pourquoi la sociologie?

Sylvie Monchatre

► **To cite this version:**

| Sylvie Monchatre. Pourquoi la sociologie?. 2007. halshs-01231454

**HAL Id: halshs-01231454**

**<https://shs.hal.science/halshs-01231454>**

Preprint submitted on 20 Nov 2015

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**Pourquoi la sociologie?**  
**Sylvie Monchatre**  
**Université de Strasbourg**

Pourquoi choisit-on de faire de la sociologie? Et pour quoi en fait-on? On ne vient jamais par hasard dans cette discipline, considérée par beaucoup comme une voie de garage choisie par défaut par des étudiants désorientés... Il importe de sortir des catégories normatives qui la disqualifient pour s'interroger sur le désir qui mène à la sociologie. La sociologie relève en effet d'une expérience de l'émancipation, ce qui permet de comprendre la liberté qui en résulte pour la pratiquer, où que l'on soit. Car la sociologie procure un regard et des compétences dont la validité ne se limite pas à l'univers « régulier »<sup>1</sup> de l'enseignement ou de la recherche. Née avec la sécularisation des sociétés, elle se pratique plus que toute autre discipline sur le terrain et les pieds dans la boue. Il ne saurait donc y avoir de sociologie pure et impure. Il existe, en revanche, une même posture qui ne souffre pas des mêmes pesanteurs selon qu'elle se pratique loin ou au cœur de l'agitation du monde social.

Avant d'être un ensemble de principes et de méthodes d'objectivation, la sociologie est le fruit d'une expérience subjective. Cela ne veut pas dire qu'elle relève du principe de la vocation [*Beruf*] définie par Max Weber. On n'est pas appelé par la sociologie sur le mode de « l'obligation morale », qui conseillerait plutôt de s'en détourner... La sociologie est aujourd'hui bien trop marquée par le flou et l'imprécision de ses débouchés pour relever d'un choix rationnel que la morale approuve. Alors que vient-on y chercher? Une inscription administrative pour avoir le statut d'étudiant et décrocher un diplôme, faute d'avoir réussi à intégrer des filières plus prestigieuses? C'est ce que prétendent volontiers tous ceux qu'elle irrite. Discipline inutile, sans débouchés, salle d'attente d'une jeunesse égarée que l'on forme à perte, elle serait le « cimetière » où viennent échouer les moins performants. Il faudrait s'interroger sur les raisons qui conduisent certains à disqualifier la sociologie et non pas l'ensemble des disciplines de sciences humaines et sociales qui, comme elle, souffrent d'effectifs pléthoriques et d'erreurs d'aiguillage. De même qu'avant d'imputer ce phénomène à des échecs individuels, il serait judicieux d'y voir le fruit d'un succès - la démocratisation scolaire - neutralisé par un chômage endémique dont le seul remède proposé est... toujours plus de formation. Alors, si toute formation doit être le cimetière des exclus de l'emploi et de la réussite sociale, pourquoi ne pas se faire plaisir et se former en sociologie?

Car on ne saurait nier qu'on se fait d'abord plaisir avec la sociologie - c'est sûrement ce qui agace autant ses détracteurs. Et c'est même mieux que ça, on s'y fait du bien. Si la sociologie est le cimetière qu'on prétend, elle a le grand avantage de nous faire expérimenter une mort sociale dont on ressort vivant - et bien vivant. Car ce qui nous y amène à quelque chose de vital. Et peu importe qu'on y suive une formation qui, au lieu de nous « blanchir », nous marque. La formation de sociologue nous affine au groupe malfamé de ceux qui explorent les eaux profondes de la vie sociale. Il est vrai qu'on ne s'y dirige pas par plaisir, même si on en retire par la suite une grande jubilation. On se résout à y plonger quand on ne peut pas faire autrement. Michel Foucault considérait que les sciences sociales sont nées des expériences

---

<sup>1</sup> Voir la distinction entre sociologie régulière et séculière que propose Nicolas Herpin dans l'introduction de son ouvrage *Les sociologues américains et le siècle*, Paris, PUF, 1973.

d'effondrement de l'humain. La folie a engendré la psychologie, la sociologie est née de la dislocation de la société traditionnelle. De la même façon, le désir de sociologie se nourrit d'une expérience de la chute. Il trouve dans l'expérience de la domination un terrain particulièrement fertile.

On sait grâce à Pierre Bourdieu que les rapports de domination trouvent leur efficacité dans leur « violence symbolique », qui permet de neutraliser toute forme de résistance. L'illustration « classique » de cette violence est l'élève qui se vit comme un raté, un nul, lorsque ses résultats scolaires, censés incarner une vérité sur sa personne, sont mauvais. Mais l'école n'est pas la seule institution à exercer son autorité en disqualifiant ceux qu'elle n'est, structurellement, pas en mesure d'intégrer. Toutes les institutions du travail, de la famille, de la nation, fonctionnent à l'aide de ce ressort. En cela, on peut dire que le couple domination-violence symbolique est au principe même de la distribution des individus dans les positions sociales qu'ils sont appelés à occuper au cours de leur existence. Loin de frapper à la marge, il menace et ronge nos existences sociales quelles qu'elles soient. Il s'agit d'une arme de destruction massive des aspirations individuelles, au service d'une dynamique sociale qui ne saurait s'en passer. L'importance de « calmer le jobard<sup>2</sup> », c'est-à-dire d'apaiser celui dont l'image ou le rêve s'est trouvé brisé, n'a pas le statut d'exception mais fait partie intégrante du fonctionnement de nos sociétés.

La sociologie n'est pas la seule discipline qui procure des ressources cognitives pour survivre à cette violence sociale. Toutes les sciences humaines et sociales y apportent des réponses chacune à leur manière. S'engager dans la sociologie exprime alors un autre refus, qui est de ne pas s'en tenir à panser les plaies ouvertes issues de l'expérience de la domination. On ne trouvera d'ailleurs pas dans cette discipline de quoi constituer une trousse de survie pour s'en préserver. En revanche, la sociologie conduit à penser la domination, à s'interroger sur les discours qui la légitiment, sur les mécanismes concrets qui la rendent possible, sur les stratégies collectives qui permettent de s'en émanciper... Faire de la sociologie, c'est d'une certaine manière ne pas renoncer à dénoncer, à démonter, à rectifier une dynamique sociale dont on reste convaincu, en dernière instance, du pouvoir structurant. La sociologie va donc au-delà de l'exercice intellectuel auquel on se livre par plaisir ou amour des techniques de mesure. Elle s'origine dans une expérience subjective qu'elle conduit à mettre à distance. Sachant qu'elle ne conduit pas à relativiser ou à minimiser cette expérience première. Elle conduit à lui maintenir une position centrale dans l'analyse tout en la dé-subjectivant. La sociologie permet d'en traquer les déterminants sociaux pour alléger sa pesanteur personnelle. Ce qui suppose de privilégier l'analyse en termes de relations à celle d'une prétendue substance des choses et des êtres.

Issue de l'expérience subjective, la sociologie invite ainsi à rendre solidaires le moi et le monde social qui le construit. Ce qui m'arrive est le fruit de contingences sociales qui me dépassent sans que je renonce à les élucider. L'expérience sociologique conduit à être dedans et dehors à la fois, ce qui veut dire faire l'expérience du décentrement. Procéder à une telle sortie de soi ne va, précisément, pas de soi. La sociologie demande d'endosser la posture de distance et de proximité qui est habituellement celle de l'étranger<sup>3</sup> et qui n'a rien de confortable. Elle oblige d'abord à cette mise à distance de soi qui, pour frustrante qu'elle

---

<sup>2</sup> Goffman E., Calmer le jobard. Quelques aspects de l'adaptation à l'échec, in *Le parler frais d'Erving Goffman*, Paris, Minuit, pp. 277-300.

<sup>3</sup> Georg Simmel, « Digression sur l'étranger », in Y. Grafmeyer et I. Joseph (textes traduits et présentés par), *Naissance de l'écologie urbaine*, Paris, Aubier, 1984, p. 53-59.

puisse paraître, a le mérite de protéger de l’engloutissement face aux épisodes de mort sociale dont personne, et surtout pas le sociologue, n’est à l’abri. Mais cette posture est également de mise pour endosser la diversité des rôles sociaux, souvent délicats, qui reviennent à l’étranger. Candidat idéal pour les rôles d’interface, il se tient loin du centre et fréquente nécessairement les marges. Il est d’ailleurs souvent missionné pour circuler de l’un à l’autre. Confident du cœur comme de la périphérie, il est facilement suspecté de trahison, et rapidement désigné comme bouc-émissaire dans un corps social soucieux de conformité.

Cette position formelle de l’étranger est celle du sociologue dans la cité. Sa position d’interface fait de lui le « marginal sécant », vite suspecté de conflits d’allégeances. Il construit son savoir sur la base d’informations partagées dont l’originalité tient à leur agencement spécifique au sein d’une théorie. Mais loin d’être calmement postulée et considérée comme la condition préalable de ses analyses, sa neutralité est sans arrêt questionnée, au point de devenir un enjeu pour sa discipline<sup>4</sup>. L’œuvre de Pierre Bourdieu peut ainsi être lue comme une tentative désespérée de couper court à ce soupçon. Il demeure que l’impossible extériorité du sociologue « observateur de ses semblables » fait constamment obstacle à son accès au titre de savant au dessus de la mêlée. Qu’il assume un parti-pris et on lui reprochera son manque de vision d’ensemble sur le monde. Qu’il cherche à monter en généralité et on lui reprochera son regard « moyen » insensible aux finesses du détail. Le défi pour les sociologues est de garder la tête froide devant ces allégations et de ne pas sombrer dans une disqualification auto-administrée.

Les plus fragiles sur ce point sont sans conteste les jeunes diplômés de sociologie, qui redoutent d’avoir appris des choses passionnantes mais inutilisables sur le marché du travail. Quelle erreur ! Les jeunes sociologues disposent d’une multitude de compétences qu’ils ne doivent pas ignorer : ils savent bâtir un dispositif d’enquête, élaborer un questionnaire, mener des entretiens, les exploiter, rédiger des rapports, faire des synthèses, restituer des résultats et les traduire dans les langages de leurs interlocuteurs, ils savent enfin se repérer dans les institutions qui les emploient et saisir les enjeux de leur mission. Et pour cause, ils savent mieux que quiconque se forger une vue d’ensemble de leur activité au-delà de leur position, grâce à cette aptitude à se dédoubler qu’ils doivent précisément à leur regard sociologique.

Ces compétences leur donnent accès à des fonctions marquées par des rôles d’interface. Elles peuvent être employées dans des organismes ou services, publics ou privés, de conseil, intervention, formation, médiation, accompagnement, qui supposent de trouver la bonne distance pour échapper à l’instrumentalisation ou au fameux *burn-out*. Mais ils peuvent également développer une expertise en production de données dans des activités d’étude ou d’observation. Ils partageront alors cette compétence avec l’ensemble des spécialistes en sciences sociales, sachant que la prétendue neutralité des chiffres et du méta-langage technocratique dans lequel ils baigneront mettra leur vigilance à rude épreuve - et leur interdira de baisser la garde. Les emplois pour sociologues ne sont donc pas de tout repos. Y compris lorsqu’ils endossent les rôles plus connus de conseiller du prince ou de porte-parole du peuple<sup>5</sup>. Ils peuvent alors se griser des frissons du pouvoir jusqu’à s’y aliéner ou se mettre au service d’une cause qui devient leur combat. Mais ils peuvent également, à l’instar de leurs

---

<sup>4</sup> Rien d’étonnant à ce que les controverses les plus féroces au sein de la discipline portent sur les postures, qu’il s’agisse des attaques virulentes contre « l’académisme radical » à la condamnation des « sociologues jaunes ». En revanche, la profession gagne en unité dans le contrôle de sa compétence, ainsi qu’en atteste l’exercice de la police interne pratiqué lors de l’affaire Teissier, en vue de traquer les partis-pris dépourvus de réflexivité.

<sup>5</sup> Selon l’expression d’Henri Mendras, 1995, *Comment devenir sociologue. Souvenirs d’un vieux mandarin*, Arles, Actes Sud.

homologues d'autres disciplines, s'éloigner de l'agitation du siècle et se réfugier dans l'exégèse pour devenir de précieux gardiens du temple. A moins qu'ils ne se glissent dans des fonctions plus transversales d'« homme de l'organisation », exercice retranché qui les expose, en coulisses, à d'autres combats.

La diversité de ses modes d'existence ne saurait faire oublier que le propre du sociologue est d'exercer sa profession au service d'une demande sociale dont la définition est toujours problématique. Par une sorte de procédé métonymique, sa discipline encourt toujours le risque d'être contestée pour mieux maintenir dans l'ombre les « demandes sociales » jugées peu recevables. Car dans nos sociétés dites avancées, la demande sociale légitime est d'abord une demande institutionnelle. Elle émane des pouvoirs publics ou de leurs partenaires et tire sa légitimité du processus démocratique – ainsi que de sa solvabilité. Mais la demande sociale est beaucoup plus vaste. Elle réside aussi dans la demande muette du chômeur traité en délinquant, du SDF au bord de la folie, du salarié modèle devenu insomniaque, du cadre supérieur enrôlé dans une secte... Il est du devoir du sociologue, nous dit Robert Castel<sup>6</sup>, d'aller au devant de ces demandes sociales informulées, de ces « révoltes sans paroles » en quête de regard sociologique pour être enfin entendues. C'est pourquoi le sociologue doit se montrer intrépide face aux demandes institutionnelles qui lui sont adressées. Il lui faut les déconstruire pour mieux les traiter. Il ne peut se satisfaire des problèmes sociaux tels que le politique les définit, tant ils s'inscrivent dans un cadre de contraintes et de marges d'action dont il importe de sortir pour les appréhender plus complètement – et gagner en « intelligence du social ». Le paradoxe est qu'une telle intelligence n'a *a priori* rien d'indispensable au fonctionnement de la vie sociale, en dehors des moments d'embrasement collectifs au cours desquels le mort saisit le vif. C'est pourquoi la sociologie est et restera toujours un sport de combat. Sachant que pour ne pas s'y épuiser, les sociologues gagnent à rassembler leurs forces et leurs ressources argumentaires, comme ce site les y invite...

---

<sup>6</sup> Robert Castel, 2004, La sociologie et la réponse à la demande sociale, in Bernard Lahire (Dir.), *A quoi sert la sociologie ?* Paris, La Découverte, Poches sciences humaines.